

Là, debout sur sa tige frêle,
Une Ciguë essaye avant,
— Inquiète, tremblant pour elle,
Si le ressort de son ombrelle
Résiste au vent,

« Non, le 20 mars, c'est ridicule !
Et pourquoi pas en février ?
Vous voyez comme on se bouscule ! »
Telle on entend la Renoncule
Se récrier.

Et sans souci de la critique
Se multiplie un Papillon,
Servant à tous de domestique :
Portant bijoux, rubans, tunique
Ou cotillon.

On se retarde à sa toilette
En habillant le long des prés...
Seule, je crois, la Violette
Aura sa parure complète,
Ses habits prêts.

Eux, les oiseaux de branche en branche
Sautillent d'un air affairé...
« L'Hirondelle revient dimanche »,
Siffle un merle d'une voix franche
Dans un fourré.

Et puis c'est, aux heures d'études,
Un doux vacarme d'instruments...
Quelques moineaux, dans ces préludes,
Jettent des cris moqueurs et rudes
De garmements.

Mais la nuit vient : tant de bourrasques
Ont laissé dans l'air des frissons...
Les nuages courent, fantasques ;
C'est comme un défilé de masques :
Gare aux glaçons !

Gare aux glaçons — la bise est âcre...
Et je partage vos émois,
O fleurs d'azur, d'or et de nacre,
Oui, pourquoi donc on vous consacre
Ce vilain mois ?

Neige, grêlons, bise brutale...
Un peu fatot, au fond du ciel,
Voici que le Printemps s'installe :
Sur l'almanach le 20 s'étale
Officiel !

GÉRARD FÉRON.



THÉÂTRES

NOUVEAU-THÉÂTRE : *La Passion*, mystère en 16 tableaux
de M. l'abbé Jouin, musique de M. Alexandre Georges.

Prodigieuse, surnaturelle en quelque façon, la longanimité du public parisien, dès qu'une question de snobisme entre en jeu ; car ce public qui met sa complaisance aux polissonneries toutes parisiennes de la petite *Claudine* et trouve la satisfaction naturelle de ses goûts aux platitudes du *Luxe des autres*, ce même public saura réserver des trésors d'indulgence pour les mystères d'un drame sacré. Il n'en fut pas toujours ainsi, car son éducation demandait à être faite. Rappelons-nous ceux qui, les premiers, en tentèrent l'essai, notamment le poète Haraucourt qui, certain soir inoubliable, ayant eu le front d'imposer à son auditoire deux mille vers de son cru. — il est vrai que M^{me} Sarah-Bernhardt les récitait, — dut renoncer à cette douce illusion, non sans avoir menacé de sa canne le public récalcitrant et sans s'être précipité, mimique à jamais ridicule, aux genoux de son interprète qui figurait la Vierge. Soirée mémorable et qui suffit à provoquer, dans le souvenir de ceux qui y assistèrent, la plus irrépressible hilarité !

Les temps sont bien changés : et le snobisme venant se joindre à l'entraînement, nous avons acquis une endurance qu'on eût difficilement imaginée voici quelques années. Il en faut, soyez-en sûrs, pour tolérer jusqu'à la fin l'ennui de ces 16 tableaux consécutifs, d'une si pauvre littérature et d'une plastique si indigente, — je ne parle pas de la musique, et je crois qu'il vaut mieux n'en pas parler. Imaginez un certain nombre de versets des Évangiles, cousus bout à bout et rattachés tant bien que mal à l'action du mystère, plutôt mal que bien ; des acteurs récitant leur rôle comme les pires cabotins ; une décoration rappelant les images des environs de Saint-Sulpice ou bien celles des aquarelles de M. Tissot, qui, à vrai dire, ne leur sont guère supérieures ; des groupements de personnages ou tableaux vivants qui font songer aux attitudes emphatiques de la *Cène* de M. Dagnan ; le tout soutenu par une mélodie aussi monotone que dénuée d'invention : voilà de quoi faire l'édification d'un public qui, la veille, se complaisait aux pornographies du boulevard.

Soyons sérieux — car aussi bien le sujet en vaut la peine. Il est pénible, pour tout homme ayant le sentiment de la poésie et le culte de la beauté, de voir ainsi déformées, par l'interprétation de misérables acteurs, les figures qu'une tradition séculaire et le génie de tant d'artistes ont parées d'une inégalable séduction. Quel que soit, d'ailleurs, du point de vue *confessionnel*, le sentiment de ce spectateur à leur égard, qu'il considère Jésus comme le plus divin des

hommes ou comme le plus humain des Dieux, c'est toujours avec un mouvement de respect et d'admiration qu'il s'inclinera devant cette figure, la plus haute et la plus pure que la tradition nous ait léguée. Aussi bien devra-t-il se rallier presque nécessairement à l'opinion que traduisait dans son prophétique langage ce grand Anglais contemporain, Thomas Carlyle, quand il écrivait : « Qu'un silence sacré médite cette matière sacrée ! » Celui-là certes avait raison, et plus profondément, plus réellement religieux que les trois quarts des catholiques faisant profession de l'être, il marquait la véritable attitude du penseur en face du Héros qui sur terre incarna le plus haut idéal. Il est étrange, pour le moins, de voir à ce point méconnue une vérité d'ordre sentimental à laquelle il semblait bien que dût suffire le tact le plus élémentaire.

La question pourtant va plus loin que ne semble l'indiquer le mystère de M. l'abbé Jouin, et, si nous y insistons, c'est qu'elle soulève un intéressant problème d'esthétique dramatique : — Dans quelle mesure et sous quelles conditions une figure comme celle du Christ pourra-t-elle valablement être présentée sous nos yeux avec une affabulation dramatique?... Ou bien, si vous voulez : Quelles qualités d'âme seront requises chez le poète qui se mesure à cette tâche difficile ? Ici l'histoire de la Peinture nous sera d'un merveilleux enseignement, et nous n'aurons, à vrai dire, qu'à suivre ses précieuses suggestions. Parmi les peintres des ^{xv^e} et ^{xvi^e} siècles ayant consacré leur génie aux traditions de l'art religieux qui devait fonder leur durable renommée, il faut discerner une double catégorie : ceux d'abord pour qui l'œuvre d'art n'était autre chose que la traduction de la vie intérieure et la manifestation de la foi, — tels ces maîtres du cloître parus au début de la période florentine, et par-dessus tous cet Angelico qui défailait d'extase en face de l'image lui présentant son Dieu martyrisé pour lui. En de telles âmes nulle autre source d'invention que la solidité d'une croyance n'accueillant même pas la possibilité d'un doute. Édifiant et magnifique exemple — nous le disions ici même autrefois : — celui de ces maîtres à qui la tradition n'avait rien légué et qui durent tout tirer d'eux-mêmes ! Dans la sincérité de leur foi, dans l'impérieux besoin d'exprimer au dehors ce qui tant émotionnait leur âme, ils trouvèrent la puissance d'invention qui maintenant nous déconcerte, comme ils surent se créer de toutes pièces une forme expressive où condenser leurs rêves. Combien parfaite, l'unité qui relie cette existence et cet art de croyants !... Pour être les plus expressifs peut-être, ils ne furent pas les seuls. Pour avoir donné à la figure du Christ cette suavité et cette onction qu'on goûte au couvent Saint-Marc de

Florence sous le pinceau d'un Angelico, ou dans tel petit tableau du Louvre, sous celui d'un Lorenzo di Credi, ils laissent encore sa pleine valeur à l'interprétation d'un Léonard, telle que nous l'admirons au réfectoire de Sainte-Marie-des-Grâces à Milan, ou dans l'esquisse du Brera. Celui-là part d'un point de vue tout opposé, le point de vue humain. Il peint en philosophe et en poète, mais en croyant, non pas. Comme le dit si délicatement M. Maurice Barrès, il a vu les deux faces de la tapisserie qu'est l'Univers, et s'il parvient à nous toucher par sa haute interprétation du type de Jésus, c'est que lui, philosophe et penseur, il sait dégager par la pénétration de son génie d'analyste ce qu'il y a de hautement divin dans cette humaine figure !

... Les deux modes sont légitimes, puisqu'ils répondent à deux états d'esprit caractéristiques, inhérents à l'Humanité. Mais c'est trop peu de dire qu'ils sont légitimes : ils deviennent pareillement producteurs de chefs-d'œuvre quand ils sont soutenus par le génie, et nous devons les retrouver dans le domaine dramatique auquel il nous faut revenir. Si nous cherchons un état d'âme correspondant à celui des maîtres du cloître, aussi net, aussi tranché, le moyen âge nous le donnera... et ce sont les *Mystères* de la primitive Église où la croyance était aussi entière, aussi parfaite que celle des peintres du ^{xv^e} siècle italien. Dirai-je qu'il a pu se continuer jusqu'à nous ? Oui, sans doute si l'on s'en rapporte au témoignage des faits, au dire des artistes qui ont assisté au mystère de la *Passion*, tel qu'il est représenté en Bavière. Dans cette vallée lointaine isolée de tout grand centre, par conséquent de toute culture destructive, les traditions se sont conservées depuis des siècles, transmises de génération en génération par la croyance intacte des pères aux enfants qui pieusement les reçoivent pour les transmettre à leur tour. Fidèles au vœu jadis prononcé par leurs ancêtres, ils continuent, aujourd'hui encore, les représentations du mystère inaugurées par ceux-ci. Je n'ai pu juger par moi-même de la qualité d'émotion qu'ils peuvent traduire, mais les artistes les plus délicats et les plus autorisés s'accordent à reconnaître que tels de leurs interprètes donnent une impression d'art véritable ; et je le crois volontiers, du moment qu'une foi sincère est à la base de leur manifestation : c'est assez pour que soient évitées cette emphase et ces attitudes déclamatoires qui dégradent infailliblement les mystères représentés sur nos scènes parisiennes.

Reste le second mode, celui qu'illustra Richard Wagner, dont il nous donna au théâtre un exemple sans équivalent dans le passé, et qui vraisemblablement n'en aura guère dans l'avenir. Encore, veuillez remarquer comme il s'y prit, et de quelle manière

les sollicitations de l'instinct s'associèrent chez lui aux vues théoriques qui commandaient sa production. Guidé par ce merveilleux accord, il se garda bien de se mesurer à cette difficulté, sans doute insurmontable au théâtre, de nous restituer la figure même de Jésus. Ne faut-il pas en effet tenir compte de ce fait qu'à la scène le spectateur n'entre pas en contact avec le *pur* génie du créateur, comme dans les arts plastiques, mais avec ce génie *déformé*, altéré toujours en quelque façon par l'interprétation du comédien ? Il eut donc soin de choisir, parmi les grandes légendes de l'Humanité, celle qui lui présentait le type le plus en harmonie avec celui du Christ. Car il n'ignorait pas non plus quelle contrainte et quelle gêne pour le poète sont les lignes trop précises imposées par la tradition ou l'histoire aux figures dont la renommée a traversé les siècles. Ainsi prit naissance cette création de *Parsifal*, admirable non seulement par les séductions d'une musique enchanteresse, mais encore par la signification poétique du héros qui donne son nom au mystère. Le coup de génie du maître de Bayreuth fut d'avoir su grouper, autour d'une figure centrale qui n'était pas celle de Jésus, mais la plus rapprochée qu'il lui fût possible d'imaginer, tous les éléments poétiques se rapportant à la vie du Galiléen. Voilà un enseignement que pourraient méditer avec fruit les naïfs ou les inconscients qui chaque année s'essayent au drame de la Passion. Dans un temps où l'imitation de Richard Wagner n'est que trop à la mode, il semble qu'il y ait quelque ironie à vouloir le proposer en exemple. Mais à qui réfléchit, il est aisé de comprendre que si son génie est par essence intransmissible, comme tout ce qui touche aux sommets, ses principes d'esthétique et de philosophie sont de merveilleuses indications pour quiconque se donne la peine de méditer un effort avant de l'entreprendre.

PAUL FLAT.



LE MIRACLE MODERNE

III. — Psychologie du médium.

LA FRAUDE ET LES FORCES INCONNUES
(EUSAPIA PALADINO)

Avant d'en arriver à expliquer le mécanisme de la voyance et du prophétisme, il nous faut parler du « médium », qui est le thaumaturge vulgaire, le voyant et le prophète en réduction. Il est facile à approcher et à saisir. Grâce à lui nous pouvons expérimenter, *in anima vili*, avec les forces occultes.

Il en est lui-même le laboratoire ouvert ; elles naissent, éclatent et s'éteignent en lui.

Vous me direz que ce mot de « médium » est détestable, et je suis bien de votre avis. C'est un vocable américano-latin, une sorte de barbarisme, créé et importé par les spirites et qui veut dire médiateur. Mon Dieu, en y réfléchissant, ce vocable a de quoi mettre d'accord tout le monde. Le spirite croit correspondre avec les morts par l'intermédiaire de ces détraqués qui, aux yeux du psychologue, ne nous mettent en rapport qu'avec eux-mêmes encore, mais un « eux-mêmes » extraordinaire et inconnu, — leur propre inconscient. De toutes manières, ce sont bien des médiateurs, ou, si l'on veut, des médiums. La parole qu'ils nous portent, la force qu'ils émanent ne viennent guère de leur personnalité consciente ; ce sont des instruments, des esclaves, que dis-je ? la pire espèce des esclaves ; car c'est leur âme qui ne leur appartient plus.

Entre le médium et le sorcier ou la sorcière il y a des rapprochements très instructifs à établir. Je tenterai dans ma prochaine étude de tracer le type de la sorcière ancienne et moderne. Nul roman n'est plus tumultueux et émouvant. Et, malgré le livre admirable de Michelet, le fond du sujet est quasi vierge.

Le médium nous explique son frère et sa sœur d'antan. C'est une clef qu'il est aisé de prendre en main. Les phénomènes incroyables accomplis au Sabbat ressemblent étrangement à ceux obtenus dans la « chambre des séances ». Seulement, tandis que la sorcière imaginait qu'elle avait affaire au diable, le médium nous affirme la réalité de ses esprits, parce que, aujourd'hui, Satan est beaucoup moins à la mode qu'au moyen âge ; les morts semblent, devant la raison moderne, plus probables et à proximité.

D'ailleurs, le médium, éminemment suggestible et qui ne s'appartient pas en tant qu'idées, reste fidèle à son propre tempérament en colorant, d'après les variations des hypothèses en cours autour de lui, un phénomène psychique « identique » pourtant à travers les siècles, puisque c'est une organisation nerveuse « identique » qui en est l'occasion.

L'interprétation que nous donne le médium change selon les goûts de l'époque, mais le fait psychique, lui, ne saurait être différent.

*
* *

Disons-le, sans nous indigner ni nous effrayer non plus, le médium, — j'entends celui qui est arrivé, par des dons naturels et un certain savoir-faire, à la notoriété, — est inévitablement un charlatan et un prestidigitateur.

Je tiens ici à m'expliquer avec netteté et assu-